

Lettres québécoises

***Drakkar* ou l'épopée des vikings / *Drakkar* de Paul Ohl, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 542 p., 24,95 \$.**

Yvon Bernier

Numéro 55, automne 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/39128ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, Y. (1989). *Drakkar* ou l'épopée des vikings / *Drakkar* de Paul Ohl, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 542 p., 24,95 \$.. *Lettres québécoises*, (55), 22–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

par Yvon Bernier

DRAKKAR

OU L'ÉPOPÉE DES VIKINGS

Drakkar de Paul Ohl, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 542 p., 24,95\$.

Après un premier roman historique d'une belle venue et qui prend rang de ce fait parmi les rares réussites qu'a connues ici ce genre, Paul Ohl donne à présent un deuxième roman relevant de la même veine d'inspiration. S'il avait exploité dans *Katana* (1987) le Japon féodal, cette fois il explore l'univers des Vikings du haut Moyen Âge, avec lequel le grand public possède à coup sûr moins de familiarité. Tant d'écrivains et de cinéastes ont en effet évoqué l'époque des samouraï depuis quelques décennies, que le public, par une espèce de phénomène d'osmose ou en tout cas d'imprégnation plus ou moins consciente, n'éprouve pas de véritable dépaysement devant cette civilisation pourtant si différente de la sienne. Mais il en va tout autrement pour les «hommes du Nord» auxquels sont associées des images souvent vagues, remontant à une lecture devenue floue avec le temps, ou à un film ayant laissé dans la mémoire des traces presque aussi fragiles que la pellicule qui assure leur pérennité. Néanmoins, s'il apparaît à certains égards plus difficile d'accès que le précédent, le sujet que choisit aujourd'hui le romancier ne se révèle nullement dénué de séduction. Il en aurait même plutôt à revendre! En outre, il a le mérite d'éclairer singulièrement sur la nature du projet romanesque que nourrit Ohl et qu'on voit maintenant se préciser.

Si l'on pouvait jusqu'ici considérer *Katana* comme une conséquence de la prédilection de l'auteur pour les arts martiaux, à propos desquels il avait écrit et publié avant d'en venir à la fiction, la parution de *Drakkar* rend désormais caduc un tel point de vue. Car on ne saurait décemment pas créditer le hasard du fait qu'un «roman des Vikings» suive d'aussi près un «roman du Japon». Dès lors, il faut se rendre à l'évidence que Paul Ohl a cédé à la tentation de concevoir un cycle romanesque fondé sur les



Paul Ohl

principales civilisations du passé et que déjà il a jeté les bases de ce grandiose édifice. Ses plus récentes déclarations à la presse, du reste, vont dans ce sens et il ne dissimule plus l'ambitieux dessein qu'il caresse. L'entreprise, dont on chercherait en vain l'équivalent dans la littérature romanesque locale, présente assurément des risques. Mais ce serait faire offense à l'auteur que de penser qu'il n'a pas tenté de les évaluer au plus juste. Aussi veut-on croire que, dans cette navigation à vue au milieu des écueils qu'est toujours la création, il usera de la plus extrême vigilance. Pour l'heure, compte tenu de ses états de service antérieurs, on n'imagine guère qu'un esprit pusillanime pour lui reprocher de jouer d'audace. En tout cas, *Drakkar* prouve, une fois encore, que Ohl n'a pas présumé de ses forces.

Le récit de *Drakkar* commence en 970, donc aux abords de l'an mil, à un moment où déjà s'éveillaient des rumeurs d'Apocalypse. Sur fond de guerres de clans et d'affrontements personnels où coule à flots le sang, il s'agit pour l'essentiel de l'histoire de frères jumeaux séparés le jour de leur naissance et qui se rejoindront, beaucoup plus tard, après une épuisante quête dont le dénouement marque aussi la fin du roman. L'un, Bjorn, est agréé sur-le-champ par son père; l'autre, appelé à devenir Ulf, fait

l'objet d'un jugement sans appel. S'il a finalement la vie sauve, c'est grâce à l'intervention de la puissante sorcière Aldis qui l'adopte pour en faire un instrument de vengeance. Pas de destins plus antinomiques que ceux de ces deux enfants. L'écu reçoit en partage l'enseignement d'Einar, le maître des runes qui l'initie aux mystères, l'amour sans faille de Brigit Yeux-Profonds, et la fraternité jurée de son ami Leif; le réprouvé obtient pour tout héritage la protection d'une sorcière qui lui tient lieu de mère, la solitude du cœur aussi bien que du corps, et le terrible compagnonnage du guerrier-fauve Styr Force-de-Bœuf. À travers eux et aussi une foule d'autres personnages, on assiste également à la dure implantation du christianisme en terre viking aux dépens du paganisme immémorial, à d'audacieuses navigations vers l'inconnu, à d'inimaginables prodiges, dans une atmosphère de sauvagerie où dominent le bruit et la fureur.

Sur la foi de ce bref résumé, on aura compris que *Drakkar* déborde de cette énergie que Blake qualifiait de «pur délire». Toutefois, avant d'en venir à l'appréciation critique proprement dite, il s'agirait d'inviter l'auteur à ne plus impatienter à l'avenir le lecteur avec tous ces amuse-gueule qui n'ont pas grand-chose à voir avec sa fiction et qui diffèrent fâcheusement la venue du plat de résistance. Pas trop d'épigraphe par conséquent : Lagerlöf, on comprend dans les circonstances, mais Félix Leclerc? La remarque vaut aussi pour la dédicace, pour «Viking» et peut-être même pour le «Prologue». Encore plus s'applique-t-elle aux remerciements adressés à toutes les personnes qui lui ont été de quelque secours dans ses recherches, notamment à l'équipe de Québec/Amérique. Dans ce dernier cas, on a affaire à des gens qui font uniquement leur métier, de façon professionnelle, du moins on l'espère. Que tout ce «bois mort», si l'on ose dire un peu irrévérencieusement, soit donc déporté à la fin de l'ouvrage ou ignoré sans autre forme de procès. À cet égard, la consul-

tation des *Mémoires d'Hadrien* et de la conduite adoptée par Marguerite Yourcenar se révélera riche d'enseignements. Pareille opération de dégraisage au début de *Drakkar* — le récit commence seulement à la page 33 — eût permis au lecteur d'entrer immédiatement dans l'œuvre et d'y mordre avec d'autant plus d'appétit que le chapitre initial constitue un formidable apéritif.

Rarement, en effet, on a vu une entrée en matière de roman historique plus efficace. À telles enseignes qu'il faudrait être un lecteur fort récalcitrant, voire pisse-vinaigre, pour résister à l'envie de s'embarquer sur le drakkar imaginaire que largue alors le romancier. Sa puissance d'évocation, servie par un style qui s'est visiblement assoupli depuis *Katana*, rappelle tout à fait la manière des grands conteurs. Sans doute peut-on, à tout le moins pour une part, imputer ce



souffle plus large à l'influence des sagas nordiques qu'il a fréquentées et qu'admirait tant Borges. Par ailleurs, si le foisonnement des personnages et le caractère exotique de leurs patronymes exi-

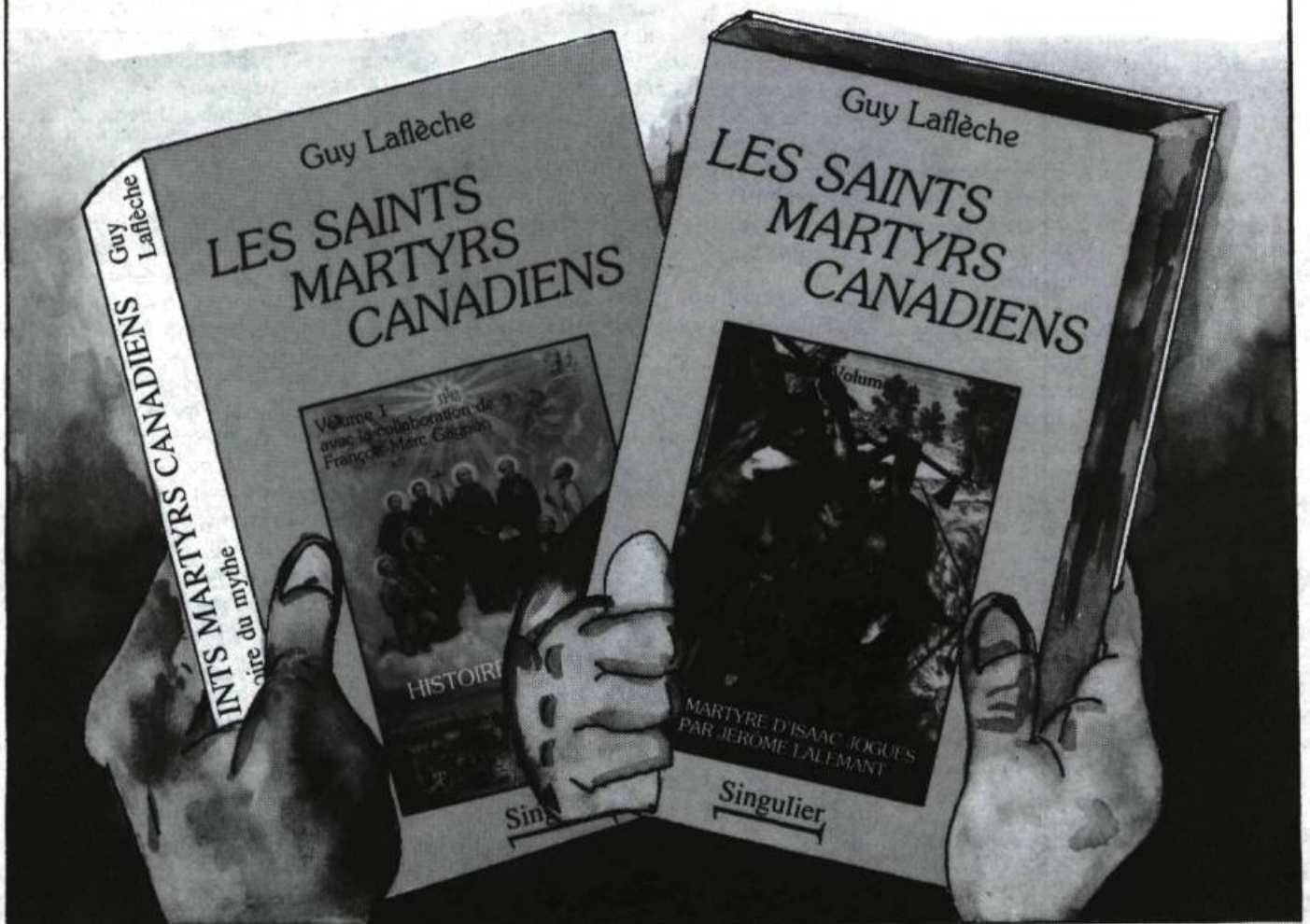
gent toujours qu'on soit attentif, on suit plus aisément ici que dans le « roman du Japon » le fil principal de l'intrigue. Cependant, faute d'espace, on est forcé de passer vite là-dessus ainsi que sur d'autres rapprochements qui s'imposent d'eux-mêmes entre *Katana* et *Drakkar*. On pense au rôle du christianisme et à certains errements de ses représentants, par exemple, ou encore aux conclusions analogues, liées à la nature, auxquelles aboutissent les deux héros : les papillons pour Kikusui, les fleurs pour Bjorn. Une espèce de matrice, dirait-on, préside à l'élaboration de ses romans dans l'esprit de Paul Ohl. Jusqu'ici elle a produit de beaux fruits; elle en produira sûrement d'autres pourvu qu'il veille au grain. □

Singulier

Les Éditions du Singulier: 30, place Giroux; Laval, Qc; H7N 3J2

Série de cinq volumes reliés. Deux volumes parus: vol. 1, 366 p., 35\$; vol. 2, 332 p., 30\$. Les volumes 3 et 4 à paraître en 1990 et 1991 peuvent être achetés par souscription jusqu'en décembre 1989 au prix de 25\$.

En librairie
et chez l'éditeur où on paye par chèque,
mandat, crédit N/C ou Visa.



AVIS: Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que cet ouvrage sur les Saints Martyrs canadiens s'adresse à un public adulte et averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses critiques de conduites religieuses.